

This book is also a call for stronger connections between feminist philosophy and philosophy at-large. According to Grimshaw an essential part of feminist philosophy is seeing where these debates connect with themes in other philosophic traditions. She writes that the reworking of concepts, theories and priorities for philosophy must concern men as well as women.

Grimshaw's book gives strong arguments against the view that there exists feminist philosophy representing a female perspective which is separate from the rest of philosophy which mirrors the male perspective. *Philosophy and Feminist Thinking* is an important contribution to the discussion about the relationship between feminism and philosophy.

Samantha Brennan
Dalhousie University

Clémence Royer, Philosophe et femme de sciences. Geneviève Fraisse. Paris: Editions de la découverte, 1985, 201 p.

L'histoire a ici quelque chose d'ironique. Il s'agit tout à la fois de marquer l'importance réelle, en philosophie et en histoire des sciences, de Clémence Royer (1830-1902), traductrice française de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin, et d'interroger le statut épistémologique de cette autodidacte, à la frontière du scientifique et de l'idéologique. Le fait que cette frontière soit reconnue comme étant floue n'est pas une raison, soutient Geneviève Fraisse, pour être myope. D'autant moins qu'il s'agit ici de faire apparaître l'intrépidité de celle que le dictionnaire Larousse présente comme "Philosophe et femme de sciences," dans une condensation d'ambiguïtés dont la formule attribuée à Ernest Renan rend la tension quand il aurait parlé de Clémence Royer comme une femme qui était "presque un homme de génie." C'est le dérisoire du "presque," plutôt que la bizarrerie de transformer une femme en homme, que Geneviève Fraisse entreprend de nommer et de débusquer.

L'ouvrage comprend un essai, la biographie intellectuelle de Clémence Royer, qui a le mérite de situer sa célèbre "Préface" à *L'Origine des espèces* dont Darwin lui-même aurait reconnu l'audace dans le contexte de l'ensemble des écrits de Clémence Royer. Cet essai est suivi d'une présentation de textes: l'*Introduction à la philosophie des femmes*, c'est-à-dire la leçon d'ouverture du "Cours complet de philosophie de la nature," donné par Clémence Royer à Lausanne pendant l'hiver 1859-1860 et la *Préface* (corrigée) de la première édition de *L'Origine des*

espèces de Charles Darwin (1862). L'ouvrage comprend enfin une imposante bibliographie des ouvrages (6), traduction (1), brochures (9), articles de dictionnaire et d'encyclopédie (11), articles de revue (95), chroniques, discours et lettres (plus d'une trentaine), sans compter les mémoires (12, dont 1 inédit) et une description d'une partie de la correspondance de Clémence Royer. En regard de cette production discursive considérable, la liste des écrits consacrés à Clémence Royer paraît bien mince, justifiant la remarque de Geneviève Fraisse: elle juge de son temps et des ses contemporains, mais on l'a peu jugée.

L'entreprise n'est pas facile. Taxée alternativement de matérialiste et de spiritualiste, de libérale ou de collectiviste, l'oeuvre de Clémence Royer ne saurait être rendue à l'unité par référence au féminisme. Féministe de fait plus que de conviction, mais qui n'en a pas moins milité pour l'instruction des femmes, celle qui rêvait d'être le Pygmalion de la science n'a jamais isolé la question de la différence des sexes d'une problématique plus générale dont Geneviève Fraisse établit remarquablement le champ, les contours, les ambivalences et, le cas échéant, l'audacieuse originalité. Qu'il s'agisse de la théorie de Clémence Royer sur l'impôt sur le revenu proportionnel et progressif, de son analyse du statut économique de l'épouse et de la mère ("La maternité, écrit Clémence Royer, c'est le service militaire des femmes . . . la femme qui n'a pas de domestique . . . donne tout, on ne peut lui demander rien de plus"), de son plaidoyer pour la reconstitution de la famille (mobile, centrée sur la mère, élargie, marquée de liberté affective et amoureuse), du rôle de l'Etat dans l'éducation ("rien de l'Etat pour l'adulte mais tout pour l'enfant"), Geneviève Fraisse montre à quel point, en cherchant l'expression féminine de la science, Clémence Royer se condamnait à une pensée nouvelle, à une philosophie indépendante qui demeure difficile à classer. Plus qu'une femme exceptionnelle pour son époque, cette "philosophe et femme de sciences" fut, remarque Geneviève Fraisse, une anomalie.

En rapportant les ambivalences notables de Clémence Royer sur la différence des sexes (cette revendication d'équivalence dans une pensée de l'inégalité) à des thèses marquées de hardiesse mais elles aussi d'ambivalences dans le domaine social (Clémence Royer prône une économie libérale autoritaire en même temps qu'un contrôle social fondateur de toute liberté individuelle), Geneviève Fraisse entend rendre compte du déroulement logique de cette pensée. La cohérence relève alors de la manière dont l'ensemble de ces thèses peuvent être vues comme autant d'*effets* nécessaires d'une réflexion philosophique, alliant le droit à la rébellion individuelle contre les abus à la thèse de la prédominance de l'espèce, justifiant l'inégalité ori-

ginelle entre les hommes et les femmes et rejetant l'infériorité instituée dont la liberté constitue le contrepoids virtuel, adhérant au modèle républicain mais dans une démocratie qui respecterait la loi des inégalités et qui susciterait le pouvoir d'une élite intellectuelle, défendant une éthique cherchant à allier une jouissance maximale pour l'individu et son sacrifice éventuel à des principes supérieurs.

La manière dont Geneviève Fraisse entreprend de rendre compte du déroulement logique de la pensée de Clémence Royer a une valeur exemplaire, dans la mesure où l'analyse intertextuelle permet de rapporter les ambivalences caractérisant le "féminisme" royerien à des dilemmes fondamentaux relevant de son adhésion (elle-même critique) au darwinisme. De ce point de vue, le dérisoire du "presque" dans la description de Clémence Royer comme une femme qui était "presque un homme de génie" renvoie aux enjeux névralgiques qui continuent de définir les rapports ambigus qui sévissent entre le féminisme et la philosophie. Dans le cas de Clémence Royer, l'essai de Geneviève Fraisse permet de mesurer l'ampleur des dilemmes que l'émergence du darwinisme devait imposer à une philosophe qui cherchait à créer cet "art nouveau" d'une forme féminine de la science.

L'aporie centrale de la pensée de Clémence Royer épouse les contours du dilemme marquant la recherche d'une voie entre la thèse de l'identité absolue des êtres et la thèse de leur inégalité définitive. Cette aporie réside dans la dissociation établie par Clémence Royer entre "le dogme de l'égalité" hérité de Rousseau, le père des utopistes, et la justice que Clémence Royer définit comme la "création de l'intelligence humaine en quête de sa loi," laquelle devrait établir "l'équilibre des libertés contraires." C'est que d'une part l'égalité, selon Clémence Royer, postule l'identité des êtres et son dogme culmine, avec les socialistes, dans l'égalité des "soldats de plomb." D'autre part, la loi de l'évolution oblige à admettre que "l'équité n'est point l'égalité."

Trois inégalités sont ici en jeu: entre les sexes, entre les individus, entre les races. Selon Clémence Royer, la première doit disparaître mais l'égalité ne sera jamais établie pour tous les hommes et toutes les femmes; la seconde doit persister car le progrès sera distributif ("les hommes sont individuellement inégaux même dans les races les plus pures"); quant à la troisième, elle est apparemment définitive ("entre races différentes, ces inégalités prennent des proportions si grandes au point de vue intellectuel que le législateur devra toujours en tenir compte"). Clémence Royer écrit:

Au fond, il n'est point d'inégalité de droit qui ne puisse trouver sa raison dans une inégalité de fait; point d'inégalité sociale qui n'ait à l'origine son point de départ dans une inégalité naturelle. Seulement reconnaissons bien vite que toute inégalité sociale, constituée et garantie par la loi, ou seulement établie par la coutume et la possession héréditaire, a une tendance à survivre aux inégalités naturelles qui ont motivé son établissement, conséquemment à dévier du but utile qu'elle avait à l'origine.

S'il y a une bonne et une mauvaise égalité, c'est sans doute qu'il y a aussi une bonne et une mauvaise évolution.

La référence à la théorie de Darwin qu'autorise l'analyse de Geneviève Fraisse permet d'éclairer les ressorts philosophiques de cette pensée. En parlant de Darwin, qui changea de traducteur suite au refus de Clémence Royer de mettre à jour le texte de *Origine des espèces* que Darwin avait remanié, Clémence Royer avait remarqué qu'à son avis, c'est-à-dire en partant d'une disposition d'esprit plus spéculative qu'empirique, "M. Darwin ne me semble pas même assez hardi" en n'allant pas "jusqu'au bout de son système" et en s'arrêtant "au milieu de la chaîne des conséquences." Quant à elle, elle avouait mériter le reproche "d'avoir osé beaucoup (plus) d'hypothèses." C'est surtout dans ses conséquences morales et humanitaires que la théorie de Darwin paraît féconde à Clémence Royer, en laquelle elle voit "la révélation rationnelle du progrès[.]...toute une philosophie de la nature" jointe à "toute une philosophie de l'humanité."

L'aporie de l'égalité, dans les écrits de Clémence Royer, s'éclaire alors d'une manière prophétique. "Les hommes sont inégaux par nature, écrit-elle, voilà le point d'où il faut partir." D'un autre côté, ainsi que le montre la loi de l'évolution et de la sélection naturelle, "ces différences peuvent s'effacer, disparaître peu à peu." Il en résulte que "la théorie de la sélection naturelle, appliquée aux sciences sociales, ne conclut pas moins contre le régime des castes distinctes, fermées, immobiles, que contre le régime de l'égalité absolue." C'est que la théorie de Darwin permet d'allier la contingence générale des phénomènes de destruction ou d'extinction et la nature générale des lois qui gouvernent notre monde, solution mixte d'une question jusqu'alors insoluble qui a le mérite, en étendant la loi de Malthus au règne organique, d'en corriger les conséquences.

"C'est de l'exhubérance d'une espèce que dérive sa perfectibilité." La loi de la sélection naturelle qui "semblait

accuser la nature d'avarice, de méchanceté et d'impuissance" apparaît au contraire, grâce à Darwin, comme "la loi providentielle par excellence, la loi d'économie et d'abondance," montrant du même coup la fausseté des lois civiles et politiques, de même que la morale religieuse qui, par une "protection inintelligente accordée exclusivement aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes," perpétuent les maux et augmentent le mal aux dépens du bien. "Charité imprudente et aveugle," écrit Clémence Royer. "Fraternité obligatoire" fondée sur une erreur: "On en arrive à sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres vicieux et malingres." Sous prétexte d'égalité, on condamne l'espèce à la "révélation irrationnelle de la chute."

Pour moi, concluait Clémence Royer, l'intrépide, je crois au progrès. Il est vrai qu'elle avait dit aussi: "je ne trouve pas nécessaire, quant à moi, de discuter mes droits, quand il ne dépend que de moi de les prendre." Geneviève Fraisse remarque: "Toute sa vie, en effet, est en accord avec cette lettre." Toute sa vie et une grande partie de sa pensée! Comme quoi il n'est pas si simple de vouloir devenir le Pygmalion d'une science qui pose à la question séculaire de la justice tous les défis naissants du darwinisme social.

Lousie Marciel-Lacoste
Université de Montréal

Ethics and Human Reproduction: A Feminist Analysis.
Christine Overall. *Allen and Unwin, 1987.*

This book responds to an important need in philosophical ethics. A significant number of contemporary philosophers has already ventured into the sensitive and widely expanding area dealing with the ethics of human reproductive practice and technology; many others can be expected to join the debate over the next few decades as technology continues to radically change and challenge our views on human reproduction. As Overall accurately observes, most of the philosophic comment to date has been from either a nonfeminist or an antifeminist approach. Reproduction, and our societal attitudes toward it, profoundly influence the lives of women. Hence, reproductive practices cry out for a feminist philosophic analysis. Overall's book, like Gena Corea's powerful and influential work, *The Mother Machine: Reproductive Technologies from Artificial Insemination to Artificial Wombs* (New York: Harper and Row, 1985), provides a thorough, systematic, *feminist* analysis of a variety of medical-social practices and attitudes having to do with human reproduction.

Overall begins by indicating the sense she attaches to the "feminist" aspect of her approach. For her, a feminist account involves "a commitment to understanding women's experience, beliefs, ideas, relationships, behaviour, creations, and history." It includes an understanding of the fact that women are oppressed under patriarchy, and a conscious ideal of avoiding further aspects of patriarchal oppression. While I am not sure she is right that a feminist analysis also requires a theoretical account of the origins of the oppression of women, I do agree with her claim that a feminist account must deliberately be striving for an end to sexual inequality and oppression.

In attempting to comply with these guidelines and with her further goal of evaluating issues in reproduction in terms of their effect on the well-being of women and children, she distinguishes her own approach from any other analyses of human reproduction found in philosophy. Those which ignore women's perspective and do not actively recognize and address the oppression of women in our society, she describes as nonfeminist; those which actually deny that women are oppressed under patriarchy and seek to preserve various existing sex differences perceived as being "natural" are labelled antifeminists. Clearly, a feminist approach to reproductive ethics can be expected to differ considerably from both nonfeminist and antifeminist analyses. This account differs from other philosophic analyses of reproductive ethics, both in subject matter, *i.e.*, the problems considered in need of examination, and in the specific analysis of each problem, including the factors considered relevant in the discussion of a problem area. For instance, as Overall notes, the philosophic literature to date on reproductive issues has focused on the issue of abortion, and both nonfeminists and antifeminists have addressed that issue almost exclusively from the perspective of the fetus. Her commitment is to explore the whole area of reproductive ethics, attending to the experience and well-being of women and children.

The issues she tackles include sex preselection, the status of the embryo/fetus, abortion, childbirth, "surrogate motherhood," infertility and artificial reproduction, and the question of whether there is a sense in which we have a right to reproduce. Her general view is that women must be given increased control over their own reproduction, and that they ought not to be viewed as being in a competitive relationship with their (prenatal) offspring. Nonetheless, she also believes that embryos have a certain moral status from the moment of conception, and that a woman's control is limited to determining what happens within her own body.

I find the book well researched and documented; it is a useful source for anyone seeking a clear, reliable survey of